Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 64 (1926)

Heft: 3

Artikel: Pour la famille

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220064

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER Palud, 3 - LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6 .six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les personnes qui ont recu LE CONTEUR à l'essai denuis deux mois, que nous prendrons l'abonnement par remboursement avec le prochain numéro.



NOUTRON REGENT

Air : La Lisette de Béranger

Vaitcé grand teimps que no z'ètâi bouébettes Dans l'ècoûla à l'oncllio Djan-Samuïet. Avoué totta 'na beinda de pernettes, On dzérouettâve pè la rîta à Riquiet. Djan-Samuïet? Tsacon sè lo terîve L'a fé l'ècoûla à Seinlão bin dâi z'an Felhie et valets, jamé nion ne crotsîve, L'ètâi, ma fâi, lo mèlhiâo dâi régents.

Refrain:

No z'appregnâi à fond totta l'arithmétique, Lo système métrique, lo taux, lo capitâ, L'accâo dâi participes, cllião martschands d'eim-[barras.

Tot cein martsîve ao pas sein jamé s'einreim-Tsi no, min dé bourrisque! [blliâ.

Djan-Samuïet baillîve min dé claques! L'ètâi trâo bon po no fére gnoussî! Mâ, po fére kaisî quauque barjaques, Savâi adî quin verbe lão baillî. No z'einventâi dâi poison de problèmes 10 lo pllie fôo restâve einpacotâ. L'ètâi tot fin po décrouilli dâi thèmes Que no fasant sètsî et ségottâ. Refrain

Djan-Samuïet, âo motî, la dèmeindze, L'ètâi tserdzî d'einmodâ lè couplliets. L'avâi sa plliace âo pî dé la crédeince Iô lo menistre ètâi cllioû tot solet. Aprî lo prîdzo, totta l'asseimblläie Tsantav' lo psaumo ein suiveint lo régent Que dèvessâi lâo baillî l'eimmodaïe Et pû, aprî, allâ fermo ein an.

Refrain:

A l'écoulâ, assebin, appregnâi la musique, La gamme, la tonique, lè dièzes, lè bémoo, Lo premî, lo second, la basse, lo ténoo... Avoué son violon, ie no tegnâi d'accoo. Quienna balla musique!

Quand lè valets sant devegnû dâi hommes, Djan-Samuiet l'est restâ l'oncllio Djan.

L'ètâi plliési de vère sti brave hommo, Onco dzouveno avoué sé pâi tot bllians. On le vayài tracî pe so plhantâdze, Tsapplia son boû, crouïonna son courti. A l'Union, tsantâve tant que l'âdze L'avâi laissî on bocon dé gozî. 2me refrain.

Tanta Suzette.

ONNA PREIRE



OUTRON menistre l'ètâi allâ onna vèprâ verre onna villhè pas trâo malâda è lâi avâi de quauquié bouné parolé, po terminâ pè onna prèîre.

L'avâi, quemein bein dâi z'autre menistre que vo cougnâité, l'habitude de cllioure le get quand l'ètâi lo momein de la prèîre.

Quand. l'eut fini et que râovre lè get, l'ètâi solet! La villhe, qu'avâi dâi tzaussons, l'ètâi salliâite po allâ verré se son lacî l'ètâi pa âo fu! L'avâi betâ su lo fornet quand l'avâi vu arrevâ lo menistre, po lâi offri on écualetta de café apri la vesita.

UN BON TEMPS



A bise est cinglante, elle vous coupe le visage et vous arrache les oreilles ; le thermomètre marque — 13°. Les passants, emmitouflés, frôlent, rapides, les murailles et se saluent très sommairement au croisé. Ce n'est pas un temps à faire des politesses dans la rue. On ne voit pas de gens arrêtés et bavardant, comme cela est fréquent au temps chaud. C'est l'hiver.

C'est l'hiver. Et, grelottants, se soufflant sur les doigts gourds, pour les réchauffer, tapant l'une contre l'autre les semelles de leurs souliers, les gens qui échangent leurs idées sur la saison, déclarent, en cherchant à se convaincre: « C'est un bon temps ; il faut que l'hiver se fasse! » C'est la sagesse; sagesse gelée, soit, mais sagesse, tout de même.

Et l'hiver se fait. Mais il faut pour bien aller qu'il y ait de la neige, de la glace, du froid, de la bise, même, à la rigueur. Il faut que les pieds sur les chenets, bien enveloppé de sa robe de chambre ouatée, paresseusement blotti dans un profond fauteuil capitonné, on se sente vivre à la réconfortante chaleur de la flamme, avivée par la bise qui ronfle dans la cheminée, il faut qu'on savoure pleinement toutes les douceurs de son chez soi.

Mais, direz-vous, c'est du sybaritisme, cela : ça frise l'égoïsme. Devant votre feu qui pétille, dans votre fauteuil capitonné, pensez-vous au malheureux qui n'a pas de foyer où se réfugier contre les rigueurs de la saison? Et, si vous y pensez, comment pouvez-vous éprouver un moment de vrai bien-être? Oh! mais c'est ça, vous n'y pensez pas ; vous vous défendez d'y penser, même, afin de ne pas troubler votre douce quiétude. Cette vie que l'on ne vit que pour soi n'est qu'une demi-vie. La jouissance qu'on croit en éprouver n'est qu'une illusion. La vraie jouissance est celle que procure la générosité, la solidarité, la commisération.

Evidemment, ce genre de vie n'est pas si facile que l'autre et ses débuts sont parfois pénibles. Ce n'est pas une raison pour se décourager, car la compensation est certaine et cellelà, au moins, est complète.

Eh! bien, oui, ce temps est un « bon temps », parce qu'il fait penser à ceux envers lesquels nous devons agir dans un esprit de solidarité. Il faut que l'hiver se fasse et qu'à défaut de la moisson dorée de l'été, il fasse lever et mûrir la moisson de la charité et de l'entr'aide.

J. M.

Une vieille idée. — A propos des restaurants po-pulaires à bon marché, on a rappelé la tentative faite sous Louis-Philippe des omnibus-restaurants. Ce fut une création du vicomte Botherel. Ses omnibus qui étaient plutôt des fourgons, passaient à heure fixe dans les rues de Paris. A l'intérieur étaient des fourneaux tout dressés et chauffés sur lesquels des cuisiniers faisaient mijoter un certain nombre de plats du jour. De temps à autre, un des cuisiniers, quittant la queue d'une casserole, embou-chait une trompette dont les sonneries connues aunonçaient le passage du véhicule réconfortant.

Les ménagères descendaient en hâte avec leurs plats ou leurs assiettes et ces phrases retentissaient dans

un bruit de vaisselle:

— Deux fricandeaux à Madame? — Qui veut du canard aux petits pois? — Enlevez les épinards au jus. — De la dinde rôtie, il n'en reste pas. — Mon civet de lièvre est retenu par la rue Saint-Honoré.

Il est triste d'ajouter que l'ingénieux vicomte Bo-therel fut mal récompensé de son invention. Il perdit quatre ou cinq cents mille francs avec ses omnibusrestaurants.

L'affaire croula non sans avoir été signalée par une foule d'incidents des plus burlesques. Un jour d'émeute, par exemple, les insurgés couchèrent sur le flanc une voiture Botherel pour la construction de leur barricade. Quand, deux heures plus tard, les soldats donnèrent l'assaut, ils ne furent pas peu étonnés de voir pleuvoir sur eux, entre autres projectiles, des casseroles et des coulis, des cuisses de poulet et des broches, des gratins et des marmites. Temps bénis! où êtes-vous?

POUR LA FAMILLE



'ENTENDEZ-VOUS jamais le dialogue suivant : « Que fais-tu ce soir ? — J'ai deux assemblées ». « Ou bien : « Quel soir es-tu libre ? — Lundi, j'ai le chœur mixte, mardi la société X, mercredi le comité Z, ven-

dredi on prépare la prochaine course (variante: matche, concert, vente, fête) et samedi le syn-Et je fais abstraction de ceux qui s'en vont

tout bêtement à la pinte... pour pinter. Même les braves gens ne sont plus chez eux que pour manger et pour dormir. Est-ce que vraiment le but de la vie est d'être président d'une demidouzaine de sociétés?

Notez que si le père déserte le foyer - même pour de bons motifs - les enfants font de même tant qu'ils le peuvent : Jules, à 14 ans, entre au football et dès lors, il ne faut plus compter le voir à la balade dominicale. Juliette, à 15 ans, est vice-présidente du comité de secours. « L'enfance heureuse à l'enfance malheureuse », et elle aussi, se défile. La mère est seule, retenue par les petiots qui ne peuvent encore filer et qui croient, ô candeur, que le monde finit à la porte de la maison. Et la mère s'ennuie. On la rencontre le dimanche, poussant sa poussette, l'air morne d'une veuve, parce que le mari a une assemblée de délégués à N.

Là encore, je demande, de qui cela fait-il le

Y a-t-il quelque chose de plus ennuyeux qu'une assemblée avec son sempiternel programme : lecture de vieux procès-verbaux qu'on écoute en baillant, lecture monotone des comptes, discussion d'une proposition de l'ami P. relative à la revision de l'article 4 des statuts... alors qu'il fait si beau dehors... un beau dimanche où l'on aurait pu partir tous ensemble, le matin, sac au dos. On aurait pique-niqué à l'orée du bois ou au bord du lac. On aurait chanté, plaisanté. On se serait détendus et rapprochés les uns des autres dans la bonne humeur et la saine camara derie qui naît de ce retour à la vie simple, à la nature. On serait rentré avec de beaux coups de soleil et de bons souvenirs. On aurait bien dormi là-dessus et le travail du lundi aurait été meilleur.

La multiplication des sociétés est un fléau pour la famille, contre lequel il faut réagir. La vie est courte et il faut la vivre le mieux possible sans nous ennuyer. Il y a des jeux, des lectures à faire en commun. Et quand nous sortons, tâchons de sortir tous ensemble. Tâchons surtout de garder nos enfants le dimanche, non pas pour une promenade au pas d'enterrement qui distille l'ennui à chaque mètre, mais pour une bonne balade. Pratiquons les sports en famille.

J'ai vu une fois sur la route toute une famille à bicyclette. C'était leur luxe. Et ils n'avaient pas l'air riche. J'aime rencontrer en été, sur les sentiers qui mènent à l'alpe, un papa avec ses filles et ses fils. Ils ont l'air heureux. J'aime surtout voir les ménages en pique-nique, parce que tout le monde peut y aller et chacun y trouve son compte. Mais pour cela, il ne faut pas attendre le dimanche comme catastrophe inévitable... le long dimanche aux bras ballants... Il faut l'organiser d'avance... avec programme spécial en cas de pluie (balade quand même ou visite de musée, jeux d'intérieur, etc.)

Et laissons autant que possible les sociétés aux vieux garçons. Ils n'ont pas d'autre joie, les pauvres! (La Coopération.) (Communiqué par M. F. R. Campiche, archiviste, Nyon, pour le Conteur Vaudois.)

Conseils du « Conteur ». — Nous devons quatre choses au prochain : le supporter dans ses défauts, l'aider dans ses besoins, le consoler dans ses peines et l'édifier par nos exemples.
Cherchez dans la vertu le bonheur, cherchez dans

la vertu la paix, elle est assez grande pour contenter vos désirs.

Il est injuste de rendre les gens responsables des illusions qu'on s'était faite sur eux.

Nous demandons à ceux que nous aimons les sacrifices que ceux qui nous aiment pourraient seuls nous faire : de là, déceptions de notre cœur.

Le bonheur est une branche sur laquelle on peut se poser, mais sur laquelle on ne peut pas faire son

On oublie plus vite les bienfaits que les injures; les caresses laissent moins de traces que les morsures.

L'amour ne dure souvent que le temps de se con-

naître et de se méconnaître. Toute vérité, dès qu'on la formule, perd de son

intégrité et glisse au mensonge. Qu'y a-t-il de plus effrayant dans la vie? Le

grand bonheur. La vanité se porte au dehors comme un sac d'écus, l'orgueil se porte en dedans invisible.

Pour certaines femmes en vue, mondanité, vanité, sport ; la charité même est un sport.

LE REVEIL DU 22

WUNDI matin, j'ai bien ri. J'avais passé ma journée à V. avec quelques amis. La journée fut calme, mais la soirée ne se passa point sans quelque trois décis, tant et si bien que je manquai froidement le dernier train. Oue faire à cette heure tardive, sinon aller me coucher bourgeoisement en quelque bon petit hôtel bien tranquille?

Le portier de l'hôtel, réveillé sans doute d'un rêve d'or, me fit un accueil où ne reluisait pas l'enthousiasme.

Il m'annonça, néanmoins, que j'occuperais le vingt et un.

Il faut vous dire que je tenais énormément à me trouver à Lausanne le lendemain de très bonne heure. Mais cet oubli n'a aucune importance, et il est temps encore de vous aviser de ce détail.

Dans le bureau de l'hôtel était accrochée une ardoise sur laquelle les voyageurs inscrivent l'heure à laquelle ils désirent être réveillés. J'eus toujours l'horreur des réveils en sursaut. Aussi ai-je, depuis longtemps, contracté la coutume d'inscrire, non pas le numéro de ma chambre, mais celui des deux collatérales.

Exemple : j'habite le 21 ; j'inscrit, pour être réveillé à telle heure, le 20 et le 22.

De la sorte, le réveil est moins brusque. (Truc spécialement recommandé à MM. les voyageurs un peu nerveux.)

La nuit que je passai dans cette auberge fut calme et peuplée de songes bleus.

Au petit jour, des grognements épouvantables m'extirpèrent de mon sommeil.

Une grosse voix, tenant de l'organe de l'ours, ronchonnait:

Ah! ça est-ce que vous n'allez pas me f... la paix? Qu'est-ce que ça peut me f... à moi, qu'il soit 5 heures. Espèce de brute!

C'était le 20 qui tenait rigueur au garçon de le réveiller contre son gré.

Quant au 22, la chose fut encore plus épique. Le garçon frappa à la porte : pan, pan, pan.

Hein! fit le 22, qui est là? Il est 5 heures, monsieur.

- Ah!

Le garçon s'éloigna.

le collai mon oreille sur la cloison qui me séparait du 22, et j'entendis ce dernier murmurant d'une voix délabrée :

- 5 heures! 5 heures! Qu'est-ce que j'ai donc à faire, ce matin?

Il sortit de l'hôtel en même temps que moi. C'était un homme d'aspect tranquille, mais dont l'évidente mensuétude se teintait, pour l'instant, d'un rien d'effarement.

Je gagnai la gare hâtivement, mais non sans me retourner parfois vers mon pauvre 22.

Maintenant, il fixait le firmament d'un regard découragé, et je devinai, au mouvement de ses lèvres qu'il disait :

- Que diable pouvais-je bien avoir à faire, ce matin à 5 heures!

Un placier peu banal. — C'était en 184..., un négociant de Lyon revenait de Paris à sa ville natale.

Dans le coupé de la diligence se trouvait, près de lui, un grand gaillard, gasconnant en diable, mais, au demeurant, le meilleur et le plus charmant compagnon de voyage qui se pût trouver.

En descendant à Lyon, le négociant, charmé de la verve et de l'« entregent » de son voisin, s'écria :

— Sacredié! que je suis content d'avoir fait votre connaissance!... vous êtes un bon enfant, un bon vivant!... vous avez une «blague» d'enfer!... Faisons un marché! Voulez-vous?

Dam! Lequel?

Tenez, venez diner avec moi: entre la poire et le fromage nous parlerons de cela... j'ai une idée... allons, acceptez?

Soit, mais je paje mon écot, j'y tiens..

Comme vous voudrez!... est-il drôle! Ah! je vous aime comme cela!...

On se mit à table : le négociant propose au grand gaillard une place de commis-voyageur pour sa mai-— c'était là son idée. — Je m'y connais, dit-il, je vous ai toisé tout de

suite! vous ferez votre chemin!

Mais, mon cher monsieur...

Ca. de quoi vivez-vous?

Peuh... de peu de choses!...

Encore ?... Que gagnez-vous par an dans votre partie? — De 20 à 30.000 francs par an!

- Λ quoi faire! mon Dieu, demanda l'autre désappointé.
- A noircir des feuilles de papier avec une plume. Bah! farceur!... mais comment vous nommezyous done?

- Alexandre Dumas !...



HACUN sait que chaque année M. le Préfet procède à l'inspection ves des communes de son district. Ce

digne magistrat « fait » en général une commune par jour, suivant un programme établi d'avance.

La scène se passe au téléphone.

Drrr... Drrr... rr..r...

- Allô! voilà la Préfecture! Qui demande? -- C'est de la part du syndic de Prangins. Comme M. le syndic doit s'absenter mardi pour une affaire urgente, il faut demander à M. le Préfet s'il lui serait possible de venir pour la visite des archives mercredi au lieu de mardi?
- M. le Préfet est absent, mais d'ores et déjà, je puis vous assurer qu'il ne pourra pas aller à Prangins mercredi, car ce jour-là il « fait » Le Vaud.

- !!... O. D.

LE CHARRETIER ET LE CURE

Dans un chemin montant, au soleil exposé, Un attelage composé De deux robustes bœufs tirait, à perdre haleine, Sur un charriot pesant, chargé de pesants bois. Bien qu'il fût excité du geste et de la voix, Il allait en avant de quelques pas a peine,

Un autre effort encore, et puis il s'arrêtait. Le charretier frappait, blasphémait, tempêtait. Un bon curé survient, et de l'homme s'approche; Sur un ton paternel doucement lui reproche Son langage offensant les mœurs et le Bon Dieu : « Pensez-vous, lui dit-il, mieux vous tirer d'affaire Par tant d'imprécations et par tant de colère ? Douceur, patience, en pourraient tenir lieu. Essayez: croyez-moi, changez votre système?»

Le maître des deux animaux Lui dit : « Prenez ma place et commandez vous-Imême ?

Le curé dit alors avec un calme extrême « Mes bons amis les bœufs, je vous plains pour Tyos many

Pourtant, ne faites pas trop les mauvaises têtes. Ne valez-vous pas mieux que de rétifs chevaux? Allons! en avant!... hue!... Montrez que vous êtes De fortes et dociles bêtes?

Quand vous serez à la maison, Je vous le dis par Saint-Antoine, Vous aurez foin, vous aurez son, Et pourquoi pas? encore de l'avoine!» A tous ces alléchants propos, Il joignait de la main, caresses sur le dos. Mais pitié, compliments, commandements, promesses Tour à tour dix fois répétés,

Ne firent pas plus que caresses. Les ruminants se voyant bien traités, A demeurer ainsi paraissaient entêtés. Tranquillement l'attelage rumine; Le charretier sourit; le prêtre a triste mine. Lui, si prudent de langage qu'il fût, Outré de ne pouvoir parvenir à son but, La moutarde soudain lui montant à la tête, Il vous exhale un formidable... Zzzut! Et puis d'autres jurons... Mais tout court il s'arrête Il voit qu'à se mouvoir l'attelage s'apprête,

Preuve que patience et douceur Ne font pas parfois autant que rigueur.

Une histoire du Tonkin. - Voici une petite anecdote extrême-orientale qui ne manque pas de saveur. Elle évoque le souvenir du vers de Victor Hugo :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Un jour qu'il était allé réprimé les troubles dans un coin du Tonkin, un fonctionnaire appela un haut mandarin dans une pagode et lui dit:

Voici, la paix est revenue dans ton pays grâce à mon énergie. Maintenant, je m'en vais, mais fais attention, je vais laisser dans ce temple mon œil et tout ce que tu feras il le verra!...

Et enlevant de son orbite son œil gauche, il le déposa noblement près d'un bouddha de jade, en présence du mandarin effaré.

Puis, d'un pas majestueux, il séloigna...

Depuis l'œil est toujours dans la pagode et le pays est toujours tranquille.

Nous devons dire que cet administrateur est borgne, qu'il porte un œil de verre et... qu'il en avait d'autres de rechange dans sa valise.